

la journalière habitude, ils ont subi, puis supporté, puis accepté la domination mandchoue au point de considérer, après trois siècles de conquête, la dynastie conquérante comme la dynastie nationale. Celle-ci d'ailleurs, et par représailles, ne ménage pas aux Chinois du nord certaines faveurs et certains avantages : des fonctions de l'Empire, des grades importants, etc.

Au sud, la race chinoise n'a pas souffert directement, il y a trois cents ans, de l'invasion mandchoue ; mais elle a conservé toute la pureté de son sang, toute l'intactité de ses traditions : le conquérant est resté pour elle l'envahisseur et l'ennemi ; elle ne lui a pas pardonné son origine étrangère ; à chaque instant, cette conquête lui est remise en mémoire, non pas, comme dans le nord, par la présence d'une dynastie et d'une cour d'où sortent mille faveurs et surtout des avantages commerciaux, mais par l'envoi, aux plus hautes fonctions des vice-royautés du sud, de mandarins mandchoux ou métissés, qui font leur fortune sur les populations qu'ils administrent, et qui enlèvent, aux mieux doués des véritables Célestes, toute chance de parvenir aux grands honneurs.

La conclusion naturelle est que, si le nord est disposé à prendre fait et cause pour la dynastie, le sud tient, au contraire, par tous moyens, à démontrer sa mauvaise volonté à l'égard des conquérants, et, si cela devenait possible un jour, à leur enlever le trône du Fils du Ciel.

Cette double tendance est bien marquée par les lettrés du nord et du sud, et surtout par les directes émanations des lettrés et du peuple chinois, les sociétés secrètes. Nous n'en pouvons rien dire ici,